

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La Symphonie du perroquet

Louise Binette

Volume 25, numéro 1, printemps-été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Binette, L. (2002). La Symphonie du perroquet. *Lurelu*, 25(1), 65–66.



La Symphonie du perroquet

par Louise Binette



Illustration : Laurine Spehner

Toute petite, déjà éprise de littérature, Louise Binette lisait en cachette le soir à la lueur d'une lampe de poche. À la fin de ses études en traduction, elle opte pour le travail à la pige qui lui permet de concilier avec bonheur carrière et marmaille. Bénévole pendant deux ans à la bibliothèque de l'école de La Rocade, à Saint-Dominique, elle a suivi des cours en littérature jeunesse offerts par l'UQTR. Pour l'instant, elle joue les rats de bibliothèque et assouvit sa passion pour les livres en compagnie de ses trois enfants, à qui il arrive, parfois, de lire au lit à la lueur d'une lampe de poche...

Je marchais sur le trottoir par un soir de grand vent quand, soudain, je fus témoin d'un événement plutôt insolite. Des cris affolés s'échappant d'une des fenêtres de la maison turquoise attirèrent d'abord mon attention. Je pivotai sur mes talons, intrigué par tout ce chahut.

Mis à part la vieille église en pierre et le couvent bicentenaire, la maison turquoise était sans contredit la principale attraction du village pour les promeneurs. Grand-mère prétendait même qu'elle attirait, surtout l'été, plusieurs dizaines de touristes qui n'hésitaient pas à faire le détour pour venir l'admirer, ne serait-ce que quelques minutes, avant de continuer leur route vers la mer. À deux mètres à peine du trottoir, entre la boulangerie fraîchement rénovée et le bureau de poste, la maison turquoise se dressait fièrement, tout en

hauteur, avec ses tourelles, ses lucarnes et ses persiennes. Chacune d'elles était peinte d'une couleur distincte : bleu azur, rose flamant, vert menthe, lilas, jaune citron... On aurait dit la maison de bonbons dans *Hänsel et Gretel*. Du moins, c'est un peu comme cela que je me l'imaginai.

Au départ de la famille Marin, qui l'avait habitée durant près d'un demi-siècle, la maison turquoise... enfin, elle ne l'était pas encore à cette époque, avait été vendue à un mystérieux étranger récemment débarqué de Suisse avec son piano. Je me souviens qu'un été, alors que je rendais visite à mes grands-parents comme chaque année au début des vacances, tout le village était en émoi. Le musicien, comme on l'avait surnommé, avait repeint lui-même tout l'extérieur de la maison des couleurs les plus farfelues. De toute évidence, les villageois ne voyaient pas d'un très bon œil l'arrivée d'un personnage aussi excentrique. Mais à mon retour l'été suivant, j'avais constaté que le tumulte s'était apaisé et que chacun semblait s'être accommodé de la présence du musicien dans le voisinage.

Je me retournai, donc. Le spectacle qui s'offrait à mes yeux était surréaliste. Le musicien, les cheveux en bataille et la barbe en éventail, se tenait à l'une des fenêtres du deuxième étage, agitant furieusement les bras et vociférant des insultes. L'objet de sa colère, un magnifique perroquet au plumage vert tacheté de jaune et de rouge, voletait tant bien que mal devant l'homme, tentant désespérément de se poser sur le rebord de la fenêtre aux persiennes bleues. Dans un grand geste d'exaspération, le musicien lança une poignée de petits papiers blancs que le vent souleva aussitôt. Les papiers valsèrent quelques instants autour de l'oiseau avant de voler dans tous les sens et de s'éparpiller sur le trottoir et dans la rue. Le perroquet finit par capituler; il s'éloigna de la fenêtre et alla se percher sur une branche du majestueux chêne entre la maison et la boulangerie.

— Tu as tout gâché, sale bête à plumes! Tout gâché! hurla le musicien avant de disparaître à l'intérieur.

Le coupable, lui, se dandinait sur sa branche. Il serrait ses plumes tout contre son corps, ce qui le faisait paraître bien maigre. Je traversai la rue pour mieux l'observer et je me postai devant la grande véranda de la maison turquoise, un peu à l'écart.

C'était un perroquet d'assez grande taille, au plumage vert clair et à la tête jaune. Une petite tache bleue ornait son front, juste au-dessus de son bec noir arqué. On apercevait ici et là quelques plumes rouges sur ses ailes et sur sa queue. Je me surpris à l'imaginer avec un bandeau noir, juché sur l'épaule d'un pirate borgne naviguant sur les mers du Sud, une bouteille de rhum à la main. Je sur-sautai lorsqu'il s'exclama d'une voix perçante :

— Sale bête à plumes! Sale bête à plumes!

C'était ahurissant de l'entendre parler ainsi. Au cours de mes nombreuses visites à l'animalerie, lorsque nous allions chercher de la nourriture pour nos chiens, j'avais bien essayé de tirer quelques mots de cacatoès et des aras dans leurs cages, mais sans succès.

Probablement par dépit, j'en avais conclu que ces bestioles entêtées n'étaient en fait que des imposteurs et que jamais elles ne se décideraient à prononcer la moindre syllabe. Aussi, d'entendre le perroquet vert s'exprimer avec une telle facilité m'impressionnait au plus haut point.

Je m'approchai de l'arbre. Le vent soufflait fort et agitait sans répit les feuilles du vieux chêne. L'oiseau se déplaçait maintenant de côté sur la branche, ses pattes grisâtres aux longues griffes d'ébène agrippant le bois. Il semblait me regarder du coin de l'œil, mais je n'en étais pas certain.

— Allô! dis-je.

N'est-ce pas la première chose à dire à un perroquet? L'oiseau recommença à se balancer frénétiquement. Pas de doute, cette fois : il me fixait vraiment.

— Allô coco! lança-t-il au bout de quelques secondes.

Je pouffai de rire. Bien sûr, j'aurais dû y penser! Voilà ce qu'il faut dire à un perroquet pour engager la conversation! Celui que j'avais devant moi paraissait particulièrement dégourdi et volubile.

À cet instant, une rafale balaya quelques morceaux de papier jusqu'à mes pieds. Je me dépêchai d'en ramasser quelques-uns avant que le vent ne les emporte de nouveau dans son tourbillon et j'y jetai un coup d'œil. Il s'agissait vraisemblablement de papier à musique. J'y aperçus des bouts de portées, des fragments de clés de sol et, dessinées à l'encre verte, des rondes, des blanches, des noires, des croches... Le musicien avait dû laisser libre cours à son inspiration. Manifestement, le résultat ne lui avait pas plu. Les feuilles étaient toutes déchirées.

— Qu'as-tu encore fait? Qu'as-tu encore fait? s'écria soudain le perroquet.

Je levai les yeux vers lui. Il me considérait toujours, la tête penchée de côté, l'œil vif et espiègle.

— Qu'as-tu encore fait? Sale bête à plumes!

Sur ces mots, il s'envola et se posa maladroitement sur le trottoir, non loin de la maison turquoise. Après une brève hésitation, il avança lentement en promenant son regard autour de lui, un peu à la manière des vacanciers qui envahissent la rue principale à la mi-juillet. Heureusement, il n'y avait presque pas de circulation à cette heure tardive. Je frémis à l'idée que le perroquet ne se précipite dans la rue et qu'il ne finisse écrasé sous les roues d'une voiture. Je n'étais pas rassuré non plus en songeant au berger allemand ventru de la boulangerie qui devait sûrement traîner dans les parages, à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, l'oiseau parut flairer le danger et rebroussa chemin. Il s'engagea dans l'allée de la maison turquoise, où quelque chose semblait avoir capté son attention. Je le suivis des yeux et je le regardai se jeter voracement sur un sac en plastique porté par le vent. En moins de deux, il le déchira en mille morceaux de plusieurs coups de bec acéré.

— Qu'as-tu encore fait, sapristi? Qu'as-tu encore fait? répéta-t-il de sa voix stridente.

Et tout à coup, tandis que je contemplais les restes du malheureux sac, je devinai la scène. Le perroquet avait dû détruire les feuilles de son maître, comme il venait de le faire avec le sac. Cela aurait expliqué la colère du musicien, qui avait sans doute passé un temps fou à composer cette pièce.

L'oiseau prit son envol et regagna son perchoir dans l'arbre. De là-haut, il semblait faire le guet. Durant un long moment, il ne quitta pas des yeux la fenêtre aux persiennes bleues. La nuit allait bientôt tomber. Le vent n'en finissait plus de gémir et annonçait la venue imminente de la pluie. Le perroquet devait commencer à regretter sa bêtise... à moins que ce ne fût le confort de son foyer.

Le spectacle était des plus captivants, mais j'allais devoir partir. Mes grands-parents allaient s'inquiéter de me voir rentrer si tard de la bibliothèque. Je jetai un dernier regard au perroquet, qui était demeuré parfaitement immobile depuis plusieurs minutes. Je m'éloignai à contrecœur en me demandant quel sort la nuit et ses dangers lui réserveraient.

À peine avais-je fait trois pas, cependant, qu'un sifflement s'éleva derrière moi. Je virevoltai, incrédule. Le perroquet sifflait une très jolie mélodie, semblable aux airs de musique classique que mes grands-parents écoutaient le soir, dans un état de pur ravissement. Il sifflait si juste et avec une telle intensité que j'en eus la chair de poule. Presque aussitôt, la lumière jaillit dans la pièce aux persiennes bleues et, bientôt, la silhouette du musicien apparut à la fenêtre. À la vue de son maître, le perroquet redoubla d'entrain; c'était drôle et pathétique à la fois. L'homme fouilla la rue du regard et m'aperçut. D'un geste de la main, je désignai l'oiseau dans l'arbre. Le musicien hochait la tête en guise de remerciement et s'éloigna de la fenêtre.

Lorsque les premiers accords du piano parvinrent jusqu'à nous, le perroquet commença à se balancer doucement au rythme de la musique. Infatigable, il siffla ainsi durant un bon moment, accompagné au piano par son maître. Ce dernier s'interrompit à plusieurs reprises, sans doute pour réécrire les extraits détruits plus tôt. Comme par pénitence, le perroquet répéta inlassablement de nombreux passages jusqu'à ce que le musicien les maîtrisât à la perfection.

Une fois l'œuvre achevée, le musicien n'eut qu'à tendre son bras frêle par la fenêtre aux persiennes bleues pour que le perroquet, tout frétilant de contentement, vienne s'y poser en quelques battements d'ailes. L'oiseau s'était racheté.

Le cœur gai et le pas léger, je repris le chemin de la maison de mes grands-parents. Et la symphonie du perroquet, comme je l'avais affectueusement baptisée, m'habitait encore aux premières lueurs du jour.